

« Combat », c'est Camus

HISTOIRE 1944, 21 août. Au bout de cinq ans de clandestinité, le journal, voix primordiale de la Résistance, paraît au grand jour avec un rédacteur en chef hors pair. Pour un été de fleurs et de flammes

LES GRANDES HEURES DE LA PRESSE (11/17)

Ce feuilleton, publié par la revue « L'Histoire » (2009 à 2012), est reparu en 2019 chez Champs-Flammarion. Signé par l'historien, ancien ministre, ex-président de la BNF et de Radio-France Jean-Noël Jeanneney, il fait revivre la saga séculaire du quatrième pouvoir en France

Jean-Noël Jeanneney

La feuille, imprimée recto verso, datée du 21 août 1944, porte fièrement le numéro 59, quatrième année. « Il a fallu cinq années de lutte obstinée et silencieuse pour qu'un journal né de l'esprit de résistance, publié sans interruption à travers les dangers de la clandestinité, puisse paraître enfin au grand jour dans un Paris libéré de sa honte... »

« Au grand jour » : depuis l'avant-veille, la petite équipe qui va faire « Combat » libéré est l'arme au pied. La délégation du gouvernement provisoire d'Alger a fait attribuer aux titres clandestins – ils sont treize – les imprimeries et bureaux des quotidiens engloutis dans la collaboration. « L'Humanité » est logé rue d'Enghien, dans les locaux du « Petit Parisien », que le journal communiste partage avec « Le Parisien libéré » ; « Le Populaire socialiste » remplace « Le Matin », boulevard Poissonnière. Quant aux quatre publications qui ont été la voix des mouvements primordiaux de la Résistance : « Libération » est installé dans les locaux de « Paris-Soir », rue du Louvre, tandis que « Défense de la France », « Franc-Tireur » et « Combat » prennent possession – un étage chacun – de l'immeuble imposant du 100, rue Réaumur, fief du « Pariser Zeitung ».

Des liasses à pleines brassées

Heures fiévreuses. Après l'entrée de la Résistance à l'hôtel de ville et à la préfecture de police, le feu vert est donné par Alexandre Parodi, représentant du général de Gaulle ; à la fin de l'après-midi du 21 août, les rotatives sont autorisées à tourner. À « Combat », le titre était prêt depuis la veille, cinq colonnes à la une : « L'insurrection fait triompher la République à Paris ».

Les jeunes crieurs de journaux affluent dans les escaliers avant de s'en aller distribuer, à tous risques, dans les rues et les banlieues et jusque sur les barricades, au milieu des tirs sporadiques, les 180 000 exemplaires que « Combat » a été autorisé à produire. Sur place, on jette avec bonheur, à pleines brassées, des liasses de journaux par la fenêtre. Simone de Beauvoir, qui vient ce jour-là rue Réaumur en compagnie de Jean-Paul Sartre, raconte dans « La

Force de l'âge » : « Du haut en bas de l'immeuble, c'était un énorme désordre et une énorme gaieté. »

Cette équipe s'est forgée dans la clandestinité. Pascal Pia en est le patron. Homme de culture et d'expérience, il a été avant la guerre directeur de la rédaction d'« Alger républicain », où il a connu Albert Camus, recruté par lui dès l'automne 1943 et désormais rédacteur en chef. S'adjoignent à eux Albert Olivier, futur responsable de la télévision au début de la V^e République, Jean Bloch-Michel, jeune avocat improvisé administrateur, et deux jeunes journalistes Georges Altschuler et Marcel Gimont.

Concilier morale et réalisme

Si « Combat » s'est acquis d'emblée une place hors de pair, et bientôt mythique, parmi cette presse débridee des premières semaines, il le doit d'abord, chacun le ressent, au talent et à l'ardeur d'Albert Camus, à sa conviction que morale et réalisme peuvent faire bon ménage. À peine trentenaire, il va très vite y élargir le prestige que lui valent déjà la publication de « L'Étranger » et du « Mythe de Sisyphe » et la création, toute récente, du « Malentendu » au théâtre.

Nul plus que lui ne s'est voulu fidèle à une certaine idée de la presse définie dans la clandestinité par les résistants. « Nous n'aurions accompli, dit l'éditorial qu'il a rédigé au nom de l'équipe, qu'une infime partie de notre tâche si la République de demain se trouvait, comme la Troisième, sous la dépendance étroite de l'Argent. [...] Le combat continue... » On rapporte que de Gaulle aurait dit un peu plus tard à Malraux : « Ce sont des énergumènes, mais ils sont les seuls honnêtes. »

« De la Résistance à la Révolution » : cette formule de Léo Hamon, dont le journal fait sa devise, est explicitée de la sorte dans l'article en forme de manifeste qui, écrit aussi par Camus, donne le ton. Des « réformes de structures profondes s'imposent sans lesquelles une po-

Le titre était prêt depuis la veille : « L'insurrection fait triompher la République à Paris ». Cinq colonnes à la une

litique de liberté est une duperie, avec la destruction impitoyable des trusts [...]. Dans l'état actuel des choses, cela s'appelle la Révolution. »

Une vie culturelle intense

Les riches heures de « Combat » ne sont pas éclairées seulement par le brio de ses fondateurs. Les locaux du quotidien abritent une vie culturelle intense « cette rédaction me rappelle la Rue d'Ulm », observe Ray-



Albert Camus a 30 ans : le transfuge d'« Alger républicain » déjà auréolé du prestige de « L'Étranger » et de la création au théâtre de sa pièce « Le Malentendu ». PHOTO DR

mond Aron, qui l'a rejointe et « Combat » attire de grands noms dans ses colonnes : Georges Bernanos, Emmanuel Mounier, Michel Leiris, André Gide, André Malraux et même Jean-Paul Sartre, qui signe un reportage sur l'insurrection qu'a rédigé en réalité Simone de Beauvoir... Maurice Nadeau proclame que « Combat » est alors « le journal le mieux écrit de la presse française ». Et lorsque Camus ferraille avec François Mauriac, qui intervient de son côté au « Figaro », et qu'il trouve trop indulgent envers les collaborateurs frappés par l'épuration, c'est dans un style de haute tenue, des deux côtés. « Il y a, s'amuse Camus, entre M. Mauriac et nous, une sorte de contrat tacite : nous nous fournissons réciproquement des sujets d'éditoriaux... »

Il ne faudra pas longtemps cependant pour que se ternisse l'espoir d'un été de fleurs et de flammes. Dès septembre 1945, Camus, fatigué et soucieux de voyager et d'en revenir à son œuvre, interrompt sa collaboration régulière. Désabusé ? Navré en tout cas de voir la résurgence, dans les kiosques, de pratiques anciennes et de séductions vulgaires.

Lorsque Jean Prouvost fait paraître « Match », en décembre 1944, Camus fustige la juxtaposition, dans le premier numéro, des corps torturés par les Allemands et des « danseuses court-vêtues ». « Nous étions

Aron : « Ce journal inclassable s'exposait à un danger mortel : ne satisfaire pleinement aucune catégorie de lecteurs »

désarmés, écrira-t-il plus tard amèrement à un ami typographe, puisque nous étions honnêtes. Cette presse, que nous voulions digne et fière, elle est désormais la honte de ce malheureux pays. » Il ne reprendra la responsabilité du journal que durant quelques semaines, entre la mi-mars et le début de juin 1947, à un moment où les ventes s'érodent déjà.

1947, fin d'un moment lumineux

Une grève des typographes, en janvier/février 1946, fragilise les finances du journal. Une deuxième, en février 1947, le blesse gravement : elle en annonce beaucoup d'autres qui, fondées sur un monopole syndical obtus, pèseront lourd, jusqu'à nos jours, sur le destin des quotidiens français.

Le moment lumineux de « Combat » s'achève entre mars et juin 1947. Un fossé se creuse entre ceux qui veulent, avec Pascal Pia, Al-

bert Olivier et Raymond Aron, suivre les eaux du gaullisme, et ceux qui penchent vers une gauche socialisante. Claude Bourdet, qui en a été un temps le rédacteur en chef dans la clandestinité, récupère la propriété du journal – pour l'aliéner naïvement dans les mains de l'homme d'affaires Henry Smadja, qui l'en évincera bientôt.

Jusqu'à sa disparition en 1974, « Combat » continuera de tenir une place originale, la fois riche de ses dissonances et affaibli par elles, mais sans jamais retrouver son éclat d'antan.

« Ce journal inclassable, a écrit Raymond Aron, s'exposait à un danger mortel : ne satisfaire pleinement aucune catégorie de ses lecteurs [...]. Trop gaulliste pour les socialistes, trop anticolonialiste pour les modérés, trop à gauche dans son vocabulaire et son style pour la démocratie chrétienne, il plaisait aux marginaux de tous les partis, mais cherchait vainement un centre, un noyau de fidèles. »

« "Combat", c'est Camus », « L'Histoire » n°359, décembre 2010.

<https://www.lhistoire.fr/les-grandes-heures-de-la-presse-combat-cest-camus>

> Demain : « Magnum », si la photo est bonne...